

## La tache blanche \*

*Didier Vandène*

À la fin de mes études, je fus engagé par un centre de recherches établi dans le sud-ouest. Je liai connaissance avec un jeune peintre, que je venais souvent regarder travailler, dont l'atelier donnait sur la cour intérieure de l'immeuble où j'avais trouvé un logement. Mes idées superficielles sur la peinture ne tardèrent pas à s'étioler, car il n'hésitait pas à s'interrompre pour répondre à ma curiosité, prenant la peine de remonter l'enchaînement des raisons pour lesquelles il choisissait telle technique plutôt que telle autre, soulignant à l'occasion la supériorité de certains procédés traditionnels sur les expédients modernes. Il fabriquait lui-même les châssis, tendait fortement le tissu de lin à plusieurs reprises pour que les tableaux ne se déforment pas à la première humidité, et enduisait lentement la toile rêche de plusieurs couches d'un mélange de sa composition donnant lieu à un support parfaitement lisse après un séchage prolongé. Il parlait rarement de ses propres tableaux, et préférait évoquer les grands peintres, méditant longuement sur les nombreuses reproductions photographiques qu'il avait accumulées. Quoiqu'il ne l'affirmât jamais nettement, j'acquis progressivement la conviction qu'il voyait en chaque grand peintre le gardien d'une sorte de secret, définitivement perdu parce que jalousement conservé, ne trahissant la parole que pour se destiner au regard, et dissimulé dans l'œuvre entier sous une multitude de manifestations dispersées, comme l'éclatement d'un point de fuite situé hors du cadre dans la construction effacée d'une perspective. J'hésitai à l'interroger. S'il ne possédait aucun secret et qu'il l'avoue, il reconnaîtrait ainsi qu'il n'était peut-être pas un grand peintre, et je me serais stupidement placé dans une situation désobligeante à son égard ; à moins, pour sauver la face, qu'il n'affirme en posséder un, et, dès lors, à tenter de le découvrir, je m'engagerais dans une recherche interminable vouée à l'échec, puisque dépourvue d'aboutissement. Au contraire, s'il détenait un secret, je ne trouvais aucune raison plausible pour qu'il me le confiât, et je ne doutai pas qu'il préférât se défendre d'en détenir un afin d'éviter tout questionnement ultérieur. Aussi décidai-je de garder le silence, et de cheminer à l'aide de mes propres moyens.

Mon enquête se révéla d'autant plus délicate à mener qu'elle me paraissait simple en son principe. Il ne se cachait de rien, ne me demandait jamais de sortir, et j'assistai à l'exécution complète de plusieurs toiles sans que rien ne trahît, en apparence, la mise en œuvre d'un éventuel secret. Je dis *en apparence*, car à supposer qu'il en fût venu, pour un motif quelconque, à me prier de m'absenter, je n'aurais rien pu déduire de certain, soit qu'il possédât un secret et qu'il préférât le garder tel en le dérober à mon regard, soit qu'il n'en détînt pas, et qu'il tentât, par cette ruse consistant à ne rien dérober en mon absence, de lui conférer existence à mes yeux. Convaincu que je n'apprendrais rien dans l'atelier, et bien que l'idée d'approcher la peinture avec les mots me parût étrange, je portai mon attention sur les critiques et les études publiées dans les revues spécialisées. Outre certaines opinions réservées, je trouvais plusieurs analyses approfondies et enthousiastes de l'œuvre de ce jeune peintre déjà réputé. Toutefois, je n'appris rien d'essentiel, butant à plusieurs reprises sur des jugements comme celui-ci : « ... et, par conséquent, ce sont les *choses de la pensée* qu'il peint avec une telle rigueur et une telle précision qu'il atteint un effet de

\* Publié dans la revue Césure n° 7, *L'impensé, la trace*, Paris, 1994.

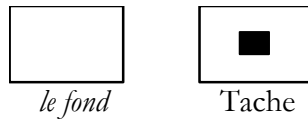
trompe-l'œil comparable à celui qu'obtiennent les maîtres de l'hyperréalisme du concret. », où des mots quotidiennement utilisés sont pris dans un enchaînement qui les dépossède de leur signification individuelle bien établie, et les réunit en une phrase dont le sens, s'il existe, demeure énigmatique. Aurais-je dû me convaincre que les raisons d'un esprit scientifique comme le mien ne pouvaient convenir aux choses de l'art ? Je préférerais me conforter dans l'opinion que ces jugements manifestaient plutôt la gêne de leur auteur pour cerner leur objet, et qu'ils pouvaient garder la peinture à distance, voire l'occulter, car, par exemple, puisque nul n'a jamais vu les *choses de la pensée*, qui pourrait être fondé à soutenir qu'elles soient peintes avec une telle rigueur et une telle précision qu'on se croie en présence d'un trompe-l'œil ? Dissimulée sous les atours d'une formule brillante aux allures savantes, une telle contradiction flagrante atteignait ainsi son but, puisqu'elle parvenait à détourner l'attention du lecteur, trompant son attente concernant ce qui était peint, et dont, en fait, rien n'était dit. Or, à cette époque, je ne voyais rien qui fit difficulté pour en parler, puisque toutes les toiles de cette période représentaient des taches de diverses origines, en particulier des éclaboussures d'encre ou de tout autre liquide, des marques de doigts et des traces de pas. Leur exécution remarquable permettait de les identifier au premier coup d'œil, et je vis souvent des visiteurs commencer à faire le tour de l'atelier, s'approcher à quelques centimètres des tableaux, et rester silencieux jusqu'à ce que s'établisse en eux la conviction qu'il était impossible que la présence de tant de taches sur tant de toiles fût seulement fortuite. Certes, j'avais reconnu la maîtrise technique de ce peintre, mais il me semblait qu'en se bornant à une stricte imitation de la réalité visible, elle s'épuisait dans l'instant de la surprise, échouant par là même à atteindre la permanence des chefs-d'œuvre. Je cessai de rechercher un quelconque secret, et lui rendis visite de moins en moins souvent. Peu après, je quittai le sud-ouest pour revenir dans ma ville natale, et je le perdis de vue pendant plusieurs années.

Avait-il déjà pressenti ce vers quoi il s'acheminait, peut-être en aveugle ? Mon jugement à son égard fut-il hâtif ? Cependant, jusqu'à ces dernières semaines, il relatait fréquemment une anecdote que je situe peu après mon départ. Ayant expédié une série de toiles pour une exposition, quelque circonstance malencontreuse avait fait croire au transporteur que l'une d'elles, dont l'emballage s'était défait, avait été tachée pendant le trajet. En fait, il s'agissait d'une toile qui représentait, disposée sur un chevalet de peintre, l'une de ses propres toiles où figurait une constellation d'éclaboussures noirâtres, visqueuses et brillantes, qui pouvaient très bien provenir d'une projection accidentelle de cambouis mécanique. Le transporteur, dont les contrats d'assurance n'étaient pas à jour, se munit d'un détachant industriel puissant pour effacer ce dont il se croyait responsable. Malgré de multiples précautions, la tentative de nettoyer la première éclaboussure liquéfia instantanément le vernis, puis dilua partiellement la peinture pour donner lieu à un empâtement multicolore bordé d'une auréole boursouflée qui ne pouvait en aucun cas passer inaperçue. Consterné par l'effet catastrophique de son effort, et conscient que sa responsabilité ne serait déchargée qu'après un examen attentif des œuvres en présence du destinataire, il se résigna, remballa soigneusement la toile abîmée, non sans essayer de se dispenser de l'épreuve en faisant prévaloir l'excellent état des emballages et en prétextant l'urgence d'un autre transport. Mais le directeur de la galerie — un expert réputé en peinture contemporaine — exigea le respect scrupuleux des procédures. Quelle ne fut pas la stupéfaction du transporteur de découvrir progressivement une multitude de taches variées, toutes plus réussies les unes que les autres ! Le déballage de la toile litigieuse n'était pas encore terminé que le directeur laissa échapper un hurlement admiratif dont la soudaineté et l'intensité le maintinrent en apnée pendant plusieurs secondes. S'étant ressaisi, et interprétant l'hébététe du transporteur comme une interrogation muette, il expliqua qu'au-delà de la parfaite reproduction de l'une de ses propres toiles représentant une éclaboussure, le peintre était parvenu à restituer la conviction indubitable que quelqu'un, s'étant mépris sur l'authenticité de la tache, avait essayé de la nettoyer. Le caractère sublime de l'œuvre provenait donc de ce qu'en peignant à la perfection la tentative ratée de nettoyer la tache, c'est le concept de tache lui-même que le peintre avait touché. Fier de son raisonnement, et craignant peut-être que son interlocuteur n'en ait pas saisi tous les

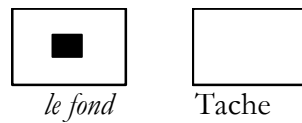
délinéaments, le directeur, baignant son visage dans un sourire malicieux et satisfait, comme soudain délivré de quelque tracas qu'il l'eût harcelé depuis longtemps, conclut : car s'il avait peint une tentative de nettoyage réussie, on ne verrait plus rien sur la toile, à savoir ni la tentative de nettoyage, ni, conséquemment, la tache elle-même. Ayant marqué une légère pause après cette sentence aux accents définitifs, il se ravisa, et, comme un mathématicien qui a laissé un instant en suspens la dernière étape d'une déduction difficile afin de savourer l'ultime plaisir qu'il éprouve à tenir à portée de main la conclusion si longtemps espérée et si souvent dérobée, c'est dans le murmure presque inaudible du dernier souffle d'un agonisant qu'il formula le théorème, contemplant avec émerveillement ce qu'il avait lui-même peine à croire : « c'est grâce au nettoyage raté que la tache est réussie ». Le directeur signa l'acte par lequel il reconnaissait la réception des œuvres en bon état, et remit un pourboire substantiel au transporteur qui disparut aussitôt. Je dois dire que je n'ai jamais pu glaner la moindre preuve de l'authenticité de cette anecdote déjà ancienne. J'ai interrogé le directeur de la galerie qui reconnaît avoir organisé l'exposition tout en jurant que cette toile n'a jamais existé. De son côté, mon ami prétend que le directeur a discrètement revendu la toile pour son propre compte, deux ou trois fois sa cote, à un collectionneur étranger qui a gardé l'anonymat pour des raisons fiscales. Quant au transporteur, après une faillite frauduleuse, il semble qu'il se soit expatrié et qu'il survive de petits trafics aux confins du Sahara. Mon ami m'a toujours affirmé n'avoir tenté aucune poursuite contre le transporteur, ni soufflé mot de rien au directeur de la galerie, mais, par contre (je cite ses propres paroles), « avoir été profondément troublé par cet incident » tant il avait éprouvé « combien la collision accidentelle entre son art et le hasard avait brisé le miroir de son inspiration » au point de s'être coupé du monde et d'avoir cessé de peindre pendant plusieurs mois, s'étant retrouvé « en chute libre dans le vide ».

Il y a quelques mois, je renouai le contact avec ce peintre grâce à la circonstance fortuite d'un dîner chez des amis que nous ignorions connaître l'un et l'autre. Bien que nous ne nous fussions pas revus depuis presque dix ans, il devait avoir conservé un bon souvenir de moi car il me salua comme si nous avions bavardé la veille jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il se rappelait très précisément les idées directrices de mes travaux d'alors, dont j'avais peu parlé par crainte de l'ennuyer, et m'interrogea longuement sur mes recherches en cours, leur manifestant un tel intérêt, dont je ne parvenais pas à comprendre la cause, qu'il négligeait mes questions le concernant, si bien qu'à la fin du dîner j'ignorais tout de ses projets actuels. Comme je lui en faisais la remarque, il me communiqua l'adresse de son nouvel atelier (il avait quitté le sud-ouest et se trouvait habiter non loin de chez moi), et me pria avec insistance de lui rendre visite, ajoutant que je verrais très certainement « des choses qui m'intéresseraient ». J'éprouvais une appréhension diffuse, tardant quelques jours avant de me décider. Il m'accueillit par un bref salut et poursuivit son travail sans s'occuper de moi. Je visitai l'atelier à ma guise, prenant le temps de parcourir les amoncellements de croquis, d'études et d'esquisses accumulés sur les étagères. Posées à même le sol, je reconnus quelques toiles anciennes mélangées à des ébauches plus récentes témoignant de nombreuses tentatives inabouties. Ma première impression fut nettement négative et confirma malheureusement mon ancien jugement. Ce n'étaient partout que des taches d'encre de chine noire peintes sur des fonds blancs. Certes, les éclaboussures me semblèrent beaucoup plus composées qu'auparavant, l'harmonie des masses beaucoup mieux travaillée, tandis que le soin apporté à la restitution de la viscosité, de la matière et des reflets avait atteint une telle réalité qu'un spécialiste en fournitures pour artistes eût été très vraisemblablement en mesure de différencier et d'identifier sans hésitation l'encre de chaque éclaboussure quant à sa marque commerciale et à sa qualité de fabrication. Je me sentais incapable lui adresser la moindre politesse, consterné par le résultat proprement dérisoire engendré par une telle somme d'austères recherches supposant une incroyable âpreté dans l'effort d'aboutir. Je n'osai faire aucun bruit ni prononcer la moindre parole, et le silence envahit l'atelier paisible, effaçant de son poids la rumeur indistincte et lointaine de la ville. Mon ami n'interrompit son travail que lorsque l'obscurité l'obligea à donner la lumière. Avait-il perçu ce long moment ? préféra-t-il ne pas m'en

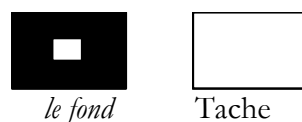
tenir rigueur ? Il s'installa confortablement dans un vieux fauteuil et m'entretint de ses projets en cours. Il déclara que des progrès considérables récemment accomplis l'avaient incité à prendre contact avec une grande galerie et qu'il était sur le point d'entreprendre une série de toiles pour une prochaine exposition. Ne tenant aucun compte de ma réticence prolongée, il insista avec une telle conviction pour que je revienne régulièrement à l'atelier, qu'il me fut impossible de refuser. Je pris l'habitude de lui rendre visite presque quotidiennement, si bien que je pus suivre en détail l'exécution de la série qu'il projetait. La première toile, une sorte d'exercice de style, représente une superbe tache d'encre de chine noire sur un fond blanc immaculé :



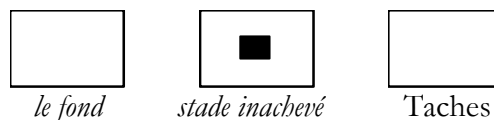
Dans ce croquis approximatif, on reconnaît à gauche le fond blanc, et la toile terminée, à droite, intitulée *Tache*, où la tache est figurée par un rectangle noir. Sur le fond de la seconde toile, blanc à l'exception d'une petite région centrale plus sombre, il peignit une tache blanche,



de telle sorte qu'une fois terminée et sèche, la toile soit complètement blanche et exempte de toute surépaisseur, bavure, nuance infime de couleur ou de matière. Après plusieurs hésitations, il choisit également de l'intituler *Tache*. Je dis, maintenant, qu'il a peint une tache blanche. En fait, au cours de l'exécution de cette toile, je ne prêtai guère attention aux précautions apparemment excessives dont il entoura le dépôt d'un peu de peinture blanche. Mais, dès qu'il se recula, je m'approchai : la tache était si parfaitement peinte qu'elle était indécélable. Quand je levai les yeux de la toile, nos regards se croisèrent, et, à l'instant, bien que nous n'eussions jamais prononcé un seul mot à ce sujet, je compris qu'il avait compris que j'avais compris. Dès lors, comprenant qu'il avait compris que j'avais compris, je comprenais qu'il avait compris que je n'avais pas compris, jusqu'à cet instant où il venait de comprendre que j'avais compris qu'il avait compris que j'avais compris. Ce soir-là, en sortant de l'atelier, je me promis d'être dorénavant beaucoup plus attentif, ne doutant point qu'il me serait aisé de découvrir où gisait ce dont l'existence s'était enfin manifestée. La troisième toile procède d'un fond très sombre, excepté une région centrale blanche. La tache est donc très étendue,



puisque la toile terminée, elle aussi intitulée *Tache*, est uniformément blanche, rien ne venant trahir la présence du sujet sur le fond. Après avoir soigneusement laissé sécher le fond blanc de la quatrième toile, il commença par imiter soigneusement le fond de la première toile, pourtant déjà blanc, sur lequel il reproduisit très minutieusement la tache d'encre noire, de sorte qu'à ce stade, cette toile encore inachevée soit indiscernable de la première en son état d'achèvement ;



puis, après un séchage prolongé, il peignit une tache blanche recouvrant exactement la tache noire. Ainsi terminée, cette quatrième toile, intitulée *Taches*, était indiscernable des deux précédentes. Il compléta la série par une cinquième toile qu'il se borna à enduire d'un fond parfaitement blanc et lisse, sans rien y peindre,

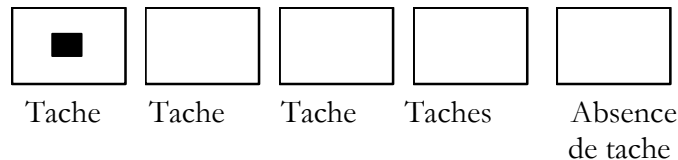


Absence de tache

qu'il nomma *Absence de tache*, indiscernable, au demeurant, tant de la seconde toile, que de la troisième et de la quatrième.

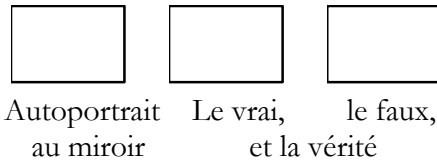
Passant un soir à l'atelier, je trouvai mon ami en discussion avec le directeur d'une galerie récemment ouverte, négociant les modalités de l'exposition d'une trentaine de toiles. Tous deux me dissuadèrent de partir, et oublièrent bientôt ma présence. Je souris intérieurement en écoutant le directeur refuser poliment mais fermement de retenir la série des cinq *Taches*. Il mobilisait toutes les ressources de son imagination pour inventer des arguments qui, loin de masquer son embarras, le mettaient d'autant plus en évidence que ceux-ci, de plus en plus faibles à mesure que l'heure avançait, s'accumulaient en se contredisant. Contre toute attente, dès que le directeur se tut, mon ami exigea calmement un montant considérable pour chacune des cinq toiles de la série des *Taches*, non sans préciser qu'il était résolu à ne rien exposer en cas de refus. Je découvrais en lui une détermination que j'ignorais, à la fois diplomatique et stratégique, concentrant toute son intelligence au service de l'objectif qu'il poursuivait. Il demandait en plus que l'exposition soit précédée d'une campagne médiatique d'envergure qui le présenterait en des termes superlatifs comme un peintre extravagant, ce qui ne manquerait pas d'avoir un retentissement important dans le milieu de la peinture, et de conférer à l'audacieux directeur de galerie une solide réputation et un prestige incontestable. Il ajouta que le prix anormalement élevé des toiles composant la série des *Taches* contribuait au dispositif d'ensemble, et qu'il convenait de veiller à en faire circuler la rumeur de manière à susciter le raisonnement selon lequel « il doit bien y avoir quelque chose de génial » pour que des toiles si vides coûtent si cher.

La veille du vernissage, je passai à la galerie qui venait d'être repeinte en blanc à la demande de mon ami. Il procédait lui-même à l'accrochage des toiles, et passa la plus grande partie de l'après-midi à soigner l'équilibre des cinq *Taches* qu'il disposa dans l'ordre, côte à côte :



Je l'invitai à dîner dans un restaurant proche. Mais il déclina mon invitation, et me pria, sur un ton sec qui n'aurait toléré aucun refus, de l'accompagner à son atelier. Il semblait assez excité, pressa le pas, visiblement saisi par une subite inspiration. Il prépara fébrilement les fonds de trois toiles : la sixième, un fond blanc, la septième, un fond blanc sauf une partie centrale plus foncée (comme pour la seconde), et la huitième, un fond blanc. Pour la première fois, je le vis sécher hâtivement les fonds à l'aide d'un séchoir à cheveux dispensant un air très chaud, puis exécuter, avec une invraisemblable dextérité, une parfaite tache blanche sur la septième toile. Il continua de me surprendre en me priant d'emporter les septième et huitième toiles, me recommandant d'en prendre grand soin et de les apporter, le lendemain, une heure avant le vernissage. Comme je lui faisais remarquer qu'il avait dû oublier de peindre la huitième, restée à l'état de fond blanc, il me répondit que « c'était exprès », avec la nuance d'agacement très particulière que révèle la voix d'un professeur constatant avec consternation que l'un des élèves, silencieusement inquiet de pressentir quelque sourde réprobation professorale flotter dans l'air, et s'étant ingénié pendant de longues minutes à composer les termes d'une question destinée à démontrer, par la finesse de sa pertinence, toute l'étendue d'un savoir fraîchement acquis, trahit sans même s'en apercevoir, par la question la plus stupide, qu'il n'a pas encore réussi à entr'apercevoir les premières bribes de quelque idée pourtant évidente qu'on s'acharne à lui expliquer depuis des heures, à grand renfort de techniques pédagogiques savantes et d'exemples spécialement élaborés à son intention. J'exprimai cependant le souhait de rester pour l'exécution de la sixième toile, mais il s'y refusa, et

je dus m'en aller. Le lendemain, nous nous retrouvâmes comme convenu devant la galerie. Malgré quelques arguties du directeur qui prenait prétexte de ne rien bouleverser à moins d'une heure du vernissage, mais qui pensait sans aucun doute en son for intérieur que mon ami était encore plus extravagant qu'il ne l'avait jusque-là supposé, nous disposâmes les trois nouvelles toiles à la suite des cinq *Taches* déjà accrochées, sans rompre l'harmonie de l'ensemble et d'autant plus rapidement, que leur place, je le constatais, avait été prévue la veille :



La septième et la huitième toile, volontairement rapprochées, doivent être regardées comme un diptyque. Le vernissage était un réel succès tant il était difficile de se mouvoir dans la galerie et d'apercevoir les toiles exposées. Je restai à proximité de la série des *Taches*, surprenant çà et là des bribes de conversations, les unes moqueuses et méprisantes « ... mais il n'a rien peint ! Décidément, il y a des peintres qui se moquent du public ! », « ... il a renversé de l'encre par mégarde, et il appelle ça une toile ! », « ... il peint des choses tellement abstraites qu'il n'a même pas réussi à les voir lui-même... », « ... heureusement, il y a les titres... », « ... se déplacer pour voir ça... », d'autres, qui se voulaient admiratives, mais qui trahissaient peut-être tout autant d'ironie « ... on redécouvre la puissance expressive du blanc... », « ... quelle pureté... », « ... vous avez remarqué le choix des titres ? Quelle intelligence de la contradiction... », « ... quelle audace dans l'humour... », « ... la peinture portée aux limites... ». Je cessai d'écouter. Pourquoi aurais-je blâmé ces moqueries et ces platitudes ? Je m'avouai que si je n'avais pas été le témoin de son art, je tiendrais moi-même ce peintre pour un imposteur exploitant cyniquement la crédulité de l'âme humaine. Fatigué de rester debout, je m'assis juste en face de la série des huit *Taches*. Je me sentais étranger à cette foule bruyante satisfaite de se reconnaître dans ses jugements superficiels et dérisoires. J'admirai la rigueur de pensée et la perfection technique qui, seules, rendaient possibles la force et la cohérence d'une telle série. Je me surpris même à sourire en regardant *Le vrai, le faux, et la vérité* tant, pour moi, la différence était à la fois certaine et indécélable. Je me fis cette réflexion que je n'avais rien pu déceler de son secret, hormis son existence, malgré tous mes efforts pour l'observer attentivement. J'avais même procédé à quelques essais, hélas infructueux. Quand je tentais d'éviter les surépaisseurs, la tache, trop mince, devenait translucide et les régions ombrées transparaisaient légèrement ; mais dès que je donnais plus d'opacité à la tache, je ne pouvais éviter qu'un léger rebord ne trahisse sa présence à la surface de la toile. J'avais réussi à convaincre un réalisateur de télévision, spécialisé dans la prise de vue d'expériences scientifiques portant sur des phénomènes particulièrement difficiles à enregistrer, de venir tourner un reportage pour le compte d'une chaîne de télévision. Il envahit l'atelier avec toute son équipe pendant plus d'une semaine. Le tournage fut rendu délicat parce que le réalisateur voulait que chaque exécution soit enregistrée en continuité. Il avait d'ailleurs aisément convaincu mon ami en soulignant que toute coupure au montage pourrait voiler un trucage, et que l'authenticité du document serait inévitablement suspectée. Chaque exécution fut donc répétée avec soin pour obtenir à tout instant une image parfaitement précise et lisible de manière à emporter l'adhésion du futur spectateur. Loin de prendre ombrage d'un tel dérangement dans ses habitudes, je crois que je n'ai jamais vu mon ami jubiler avec autant de malice, se prêtant inlassablement avec une patience inépuisable aux exigences requises par le travail consciencieux du réalisateur, tel un enfant qui présente en riant aux éclats le tour le plus simple proposé par un coffret de prestidigitateur qui vient juste de lui être offert pour Noël, et dont la fierté augmente à mesure que ses parents, feignant à chaque fois une surprise grandissante, le prient de bien vouloir recommencer l'exécution de ce qu'il croit réussir à la perfection, trop jeune encore pour comprendre qu'il ne suffit pas que quelque chose soit dérobé à son propre regard pour l'être nécessairement à celui des autres. Malheureusement, le reportage

ne fut jamais diffusé. Au cours de sa présentation à la presse, le directeur des programmes ordonna d'interrompre la projection au bout de quelques minutes, et déclara qu'il n'autoriserait jamais la diffusion de l'émission, même à une heure très tardive, invoquant l'argument « qu'il est complètement stupide d'immobiliser une antenne nationale pour diffuser cinquante deux fois soixante fois vingt cinq images, soit au total soixante dix huit mille images, où il n'y a rien à voir ». En fait, ce directeur, récemment nommé, tenait avant tout à ménager sa propre carrière, et craignait d'avoir à se justifier, au sein d'une chaîne de télévision commerciale, d'un indice d'écoute qu'il prévoyait extrêmement faible. Grâce à quelques manipulations de comptabilité interne, il parvint à dissimuler le coût de production sous divers faux-frais incontrôlables. Il n'est pas invraisemblable que toute trace de ce reportage ait été effacée, y compris le film lui-même, car toutes mes recherches pour le retrouver sont restées vaines. À ma connaissance, il ne fut réalisé aucun autre document filmé apportant un témoignage incontestable. Je méditai sur le caractère singulier de ce secret que mon ami pouvait exposer en pleine lumière, et même laisser filmer, puisqu'il était lui-même indécélable, au point que cette indécélabilité, quoique parfaitement enregistrable, avait paradoxalement constitué un obstacle à sa reconnaissance, la laissant par conséquent, si j'ose dire, encore plus indécélable qu'auparavant.

Je fus soudain intrigué par l'*Autoportrait au miroir*. Je connaissais trop bien l'exigence de mon ami pour m'en tenir au constat que la toile, complètement blanche, ne comportait rien qu'on puisse interpréter comme un portrait ou un miroir, même avec beaucoup d'imagination. Je reconnaissais la pertinence des titres des autres toiles de la série, car j'avais été témoin de l'exécution de chacune d'elles, et je n'avais aucune raison de douter qu'il en soit de même pour la seule toile qu'il eût peinte après m'avoir prié de m'absenter. Je concentrai mon attention en échafaudant mille hypothèses procédant de cette seule certitude qu'il était parti d'un fond blanc. Mais, compte tenu de sa maîtrise technique, il n'était pas invraisemblable qu'il fût parvenu à superposer un grand nombre de taches, tout en aboutissant à une toile achevée uniformément blanche, absolument indiscernable du fond initial. Avait-il commencé par reproduire la quatrième toile, pour peindre ensuite une tache noire, la recouvrant aussitôt d'une tache blanche ? Au plan des principes, je ne tardai pas à remarquer que je pouvais construire un très grand nombre d'hypothèses, chacune d'elles pouvant potentiellement comporter un nombre infini d'étapes. Considérant qu'il était insuffisant de s'en tenir à l'expression *un nombre infini d'étapes*, je tentai d'élaborer un critère pour décider s'il était possible d'admettre qu'on puisse sauter d'un rang d'infinitude à son successeur, de manière à préciser ce *nombre infini* d'étapes. Cette réflexion m'absorba certainement assez longtemps, car, lorsque je regardai de nouveau autour de moi, la galerie était presque vide. Mon ami était assis à côté de moi, silencieux. Je croisai son regard, calme et apaisé, où je crus lire qu'il devinait mon embarras devant l'énigme de l'*Autoportrait au miroir*, tout en me faisant comprendre que je devrais trouver la réponse par moi-même. Il se leva et sortit de la galerie sans prononcer une parole ni saluer personne. J'envisageai encore une multitude d'hypothèses qui engendraient autant de toiles distinctes les unes des autres quoique indiscernables. Je savais que l'art de mon ami était tellement accompli qu'il aurait été capable de peindre tout ce que mon esprit inventait en se déployant dans cette distance du blanc au blanc, espace étrangement familier, à la fois infime et infini. Mon esprit s'emballait, composant sans cesse de plus en plus rapidement de nouvelles possibilités que ma conscience ne parvenait plus à percevoir individuellement, au point que ce mouvement devint indistinct et lisse, soudainement conservé dans la permanence apparente de la toile. Je me surpris alors à lutter pour retenir la variation des hypothèses, les obligeant à s'enchaîner de plus en plus lentement pour tenter de contempler l'immobilité sereine des métamorphoses indécélables de la surface blanche. J'y parvins. Mais l'effort que j'aurais dû fournir pour prolonger cette immobilité submergea mes forces. Je me sentis fléchir dans l'abîme vertigineux dévoilé par la réflexion qui m'atteignit brutalement, *je me réfléchis réfléchissant*, tournoyant dans le précipice étroit ouvert par la juxtaposition du verbe et de son propre participe, rebondissant d'un bord à l'autre, et happé par un courant sans cesse plus intense venant s'engouffrer entre le *je* et le *me*, sans rien d'autre qui

retarde la fusion définitive du sujet et du complément d'objet direct que la conscience que j'avais encore de l'intervalle insaisissable de leur pure succession. Et comme dans un cauchemar où l'angoisse d'Orphée eût été pour lui-même la crainte de disparaître à l'instant de détourner ses yeux du regard d'Eurydice reflétant son image, pétrifié et hagard, je fixai un long moment la surface uniformément blanche.

Je devais être extrêmement pâle lorsque l'un des employés de la galerie, ayant déjà commencé d'éteindre les lumières et s'avisant de ma présence attardée, s'approcha en me demandant si j'étais victime d'un malaise. Je le rassurai, le remerciai, et me levai. Me retournant pour un dernier regard, je remarquai que seul l'*Autoportrait au miroir* n'était pas signé. Aucune trace d'exécution. Aucune signature. Rien. Enveloppé dans la scansion rituelle des interrogations mécaniques de vocabulaire, un lointain souvenir de latin ressurgit : « *Exsequor, exsequi, exsecutus sum*. Suivre jusqu'au bout ; en particulier, suivre un convoi funèbre. Suivre, s'attacher à. Poursuivre, exécuter, achever. Exposer jusqu'au bout, raconter ». Il avait été très vraisemblablement le seul peintre à avoir découvert l'indécelable secret de l'indécelable, et c'était en complète lucidité qu'il avait choisi de le préserver en l'abolissant, par l'exécution parfaite de cette œuvre, indiscernable de l'anonymat le plus neutre, le plus indifférencié, et le plus quelconque. Ultime signature. Première et toute dernière négation d'existence. Ni être, ni non-être, juste dispar'êtré. Perfection totale de l'exécution. Parachèvement de l'inachevable. Une insignifiante tache blanche sur le mur blanc de la galerie.